

→ Was ihr wollt / La nuit des rois ou Ce que vous voudrez

(en allemand, surtitré)

de William Shakespeare

mise en scène Christoph Marthaler

du 28 au 31 mars 2002 - Grande salle



→ Service de Presse

Lydie Debièvre, Melincia Pecnard - Odéon-Théâtre de l'Europe
tél 01 44 41 36 00 - fax 01 44 41 36 56 - mail presse@theatre-odeon.fr
dossier également disponible sur <http://www.theatre-odeon.fr>

→ Location 01 44 41 36 36

→ Prix des places (séries 1, 2, 3, 4, 5) de 5€ à 28€ (de 32,80F à 183,67F)

→ Horaires

jeudi 28, vendredi 29 et samedi 30 à 20h, dimanche 31 à 15h.

→ Odéon-Théâtre de l'Europe

1 Place de l'Odéon - 75006 Paris
Métro : Odéon - RER : Luxembourg

→ **Was ihr wollt / La nuit des rois**
ou Ce que vous voudrez

(en allemand, surtitré)

de William Shakespeare
mise en scène Christoph Marthaler

traduction Thomas Brasch
scénographie et costumes Anna Viebrock
dramaturgie Stefanie Carp
lumières Markus Bönzli
son Christoph Finé Renfer

avec
Capitaine Marcus Burkhard,
Viola Judith Engel,
Marie Olivia Grigolli,
Malvolio Ueli Jäggi,
Orsino André Jung,
Sir Andrew Aguecheek Oliver Mallison,
Sir Toby Josef Ostendorf,
Olivia Karin Pfammatter,
Valentin et piano, clavier Jürg Kienberger,
Fabio et trompette Lars Rudolph,
Curio et violoncelle électrique Martin Schütz,
Feste Graham F. Valentine,
Sebastian Markus Wolff,
Atonio Oliver Wronka

Production : Schauspielhaus (Zurich), Salzburger Festspiele

Réalisation : Odéon-Théâtre de l'Europe

Spectacle créé le 17 février 2001

à la Pfauenbühne du Schauspielhaus de Zurich

" Je suis Suisse, on n'y peut rien changer " - C. M.

Christoph Marthaler est né à Erlenbach, dans le canton de Zurich, en 1951. Ses études musicales - il travaille entre autres le hautbois et la flûte - l'amènent à tenter quelques expériences de free jazz à base d'instruments anciens.

Formé à l'école de Jacques Lecoq, dont il suit les cours pendant deux ans sans renoncer à la musique, il travaille pendant les années 70 au Neumarkttheater de Zurich, aux côtés de Horst Zanki, en tant que musicien de théâtre. En 1979, il fait à ce titre une tournée à travers toute la Suisse au sein du " Schaubude " de Peter Brogle. Ses premiers projets musico-théâtraux, d'inspiration néo-dadaïste (Erik Satie, Kurt Schwitters) datent du début des années 80 et sont présentés sur des scènes alternatives zurichoises. Dans la décennie suivante, ses mises en scène au Théâtre de Bâle, au Festival de Salzbourg, à la Deutsche Schauspielhaus de Hambourg et à la Volksbühne de Berlin confirment sa réputation de créateur théâtral, dont les œuvres contribuent à abolir les distinctions entre théâtre à texte et théâtre musical. Vers cette époque, Marthaler aime à élaborer, à partir de la forme simple et traditionnelle que constitue le récital chanté, plusieurs spectacles qui donnent à voir l' " helvétitude ", si l'on peut dire, à travers des chants de l'armée suisse, ou à l'occasion du sept-centième anniversaire de la Confédération. Mais le spectacle légendaire qui lui valut une notoriété internationale, monté en 1993 à la Volksbühne, fut un requiem pour la RDA (*Murx den Europäer ! Murx ihn ! Murx ihn ! Murx ihn ab !*, 1993). Peu à peu, Marthaler a commencé par ailleurs à explorer un répertoire théâtral plus classique (*L'affaire de la rue de Lourcine*, de Labiche, une de ses premières tentatives en ce genre, remonte à 1991). Certains de ses spectacles (comme *Stunde Null*, 1995) ont tourné dans le monde entier. Il est aujourd'hui reconnu comme l'un des principaux metteurs en scène du domaine allemand. Marthaler a obtenu le Prix Konrad Wolf 1996 (décerné par l'Académie de Berlin). En 1997, il a partagé le Prix de Théâtre du Land de Bavière avec Anna Viebrock ; il a également été distingué par le Prix Fritz Kortner. Depuis 2000, Christoph Marthaler dirige le Schauspielhaus de Zurich.

LE DUC, à Feste. - Allons, l'ami, la chanson que nous avons eue hier soir ! Remarque-la bien, Césario, elle est vieille et simple ; les tricoteuses et les fileuses, travaillant au soleil, les libres filles qui tissent avec la navette, ont coutume de la chanter ; c'est une naïve et franche chanson, qui joue avec l'innocence de l'amour, comme au bon vieux temps.

FESTE. - Etes-vous prêt, monsieur ?

LE DUC. - Oui. Chante, je te prie.

FESTE, chantant.

Arrive, arrive, ô mort,
Et que je sois couché sous un triste cyprès !
Envole-toi, envole-toi, haleine !
Je suis tué par une belle fille cruelle ;
Mon linceul blanc, tout décoré d'if,
Oh ! préparez-le.
Dans la scène de la mort nul si vraiment
Ne joua son rôle.
Que pas une fleur, pas une fleur embaumée
Ne soit semée sur mon noir cercueil !
Que pas un ami, pas un ami ne salue
Mon pauvre corps, là où seront jetés mes os !
Pour m'épargner mille et mille sanglots,
Oh ! mettez-moi quelque part
Où un triste amant ne puisse trouver ma tombe
Pour y pleurer !

LE DUC, jetant une bourse à Feste. - Voilà pour ta peine.

FESTE. - Aucune peine, monsieur ; je prends plaisir à chanter, monsieur.

LE DUC. - Eh bien, je te paie ton plaisir.

FESTE. - Au fait, monsieur, le plaisir doit se payer tôt ou tard.

LE DUC. - Sur ce, laisse-moi te laisser.

FESTE. - Sur ce, que le dieu de la mélancolie te protège et que le tailleur te fasse ton pourpoint de taffetas changeant, car ton âme est une véritable opale !... Je voudrais voir les hommes d'une pareille constance s'embarquer sur la mer, ayant affaire partout, et n'ayant de but nulle part : ce serait là le vrai moyen de faire un bon voyage... pour rien !... Adieu ! (Il sort.)

Au cours des années 90, Marthaler s'est imposé comme l'un des artistes européens les plus novateurs, dont la palette n'a cessé de s'étendre. Il a dressé de l'homo helveticus d'après-guerre plusieurs portraits mêlant tendresse et férocité, dont la première qualité était sans doute leur puissance poétique : Marthaler est le créateur d'un univers qui fait parfois songer à une sorte de version germanique du monde de Deschamps et Makeïeff - éclairages au néon, hôtels meublés en style seventies d'origine, costumes en Tergal et sacs plastique - le tout peuplé d'êtres étranges et plutôt taciturnes, musiciens ou chanteurs qui se plient soudain à une aliénante discipline rituelle ou succombent à une petite folie privée, créatures prolétarisées et déchues en quête du rythme juste, captives de situations qui se répètent, coincées dans une attente creuse et qui hésite entre burlesque et mélancolie. Mais Marthaler, qui a d'abord puisé son inspiration dans sa propre expérience musicale et dans son observation de ses compatriotes, s'attaque depuis une bonne décennie au moins à des œuvres du répertoire, qui constituent désormais un versant essentiel de son travail théâtral en qualité de directeur du Schauspielhaus de Zurich. Or jamais Marthaler ne s'était attaqué à Shakespeare jusqu'ici. *La Nuit des Rois* lui convient à merveille. De toutes les comédies shakespeariennes, elle est sans doute celle qui rassemble le plus visiblement et combine avec le plus de profondeur ces ingrédients favoris de Marthaler que sont le désœuvrement, la difficulté à communiquer, et la musique (le mot " musique " ouvre d'ailleurs quasiment la pièce, sur l'ordre du triste Orsino, duc d'Illyrie et amant malheureux de la belle Olivia, qui cherche à noyer ses peines de cœur dans des concerts de ce qu'on appellerait aujourd'hui le blues). La solitude douce-amère auxquels sont livrés les habitants d'une Illyrie de pure fantaisie a inspiré au créateur suisse une surprenante réussite, un Shakespeare profondément original que les amateurs de théâtre se plairont à comparer avec la vision mouvementée et bariolée qu'en avait montée jadis le Théâtre du Soleil. Il serait dommage de tout dévoiler - disons sans plus que Marthaler propose des qui-propos classiques entre les jumeaux Sébastien et Viola, ou de la célèbre farce jouée aux dépens de Malvolio, une version tout à fait dans sa manière : ironique, dérisoire, décapante, moderne - et comme toujours, poétique avant tout.

Soyez son eunuque, et je serai votre muet ; si ma langue bavarde, que mes yeux cessent de voir !

(I, 2)

Le déguisement était chose banale, mais ici, dans *La Nuit des Rois*, il a quelque chose de troublant. La jeune fille se déguise en garçon, mais auparavant le garçon s'était déguisé en fille. Sur la scène élisabéthaine, les rôles de femme étaient tenus par des garçons. C'était là une contrainte, les historiens du théâtre le savent bien. Les rôles de femme, dans les drames de Shakespeare, sont nettement plus courts que les rôles d'homme. Shakespeare se rendait parfaitement compte des possibilités dramatiques des garçons, de leur registre. Ils pouvaient jouer un rôle de jeune fille, avec une certaine difficulté déjà celui d'une vieille femme. Mais comment un jeune garçon aurait-il pu montrer une femme dans tout l'épanouissement de sa maturité ? Dans tout le théâtre de Shakespeare, mieux, dans tout le théâtre élisabéthain, il existe extrêmement peu de rôles de ce genre. [...]

Mais par deux fois pour le moins, Shakespeare a fait de ces limitations à la fois le thème et l'instrument théâtral de sa comédie. *La Nuit des Rois* et *Comme il vous plaira* ont été écrits pour un théâtre où les garçons jouent les rôles de jeunes filles. Le déguisement est ici double, comme s'il se jouait sur deux niveaux : le garçon se déguise en fille qui se déguise en garçon.

Jan Kott

Was Ihr Wollt est la traduction allemande des derniers mots du titre complet d'une comédie que son auteur a mystérieusement baptisée Twelfth Night, or What You Will, et que le public français connaît sous le nom de La Nuit des Rois, ou ce que vous voudrez (d'où une confusion assez fréquente avec une autre oeuvre de Shakespeare : Comme il vous plaira).

Cette " douzième nuit " à compter du soir de la Nativité étant celle qui met un terme aux festivités de Noël, il est possible que Shakespeare ait voulu suggérer par là une atmosphère folâtre de libre réjouissance ; peut-être aussi s'est-il amusé à désigner sa comédie sous la forme la plus imprécise qui soit, pour exciter la curiosité de son public tout en lui laissant le soin de nommer le spectacle à son gré.

La Nuit des Rois, sans doute la plus triste de ses comédies de Shakespeare, commence par un naufrage. Deux jumeaux (un jeune homme et une jeune fille) parviennent à en réchapper, mais chacun croit que l'autre a péri. Ce drame se déroule en Illyrie : un monde doux amer, peuplé d'excentriques et de bouffons, un monde où l'on est autre — comme la forêt du *Songe d'une nuit d'été* ou l'île de *La Tempête* —, engendré par un naufrage, l'échec, la perte, auxquels succédera un ne-pas-être-au-monde rêvé. L'Illyrie est un lieu et un temps situés en marge de la raison et de l'ordre temporel qui gouvernent la vie. En Illyrie, ce sont les hommes qui font s'écouler le temps. Qu'il s'agisse d'Olivia et de sa famille désinvolte, d'Orsino avec sa mélancolie, ou de la jeune Viola déguisée en page, tous consacrent du temps à leurs sentiments et à leur expression en discours, en vers, en chansons. Tous les personnages de ce drame sont heureux/malheureux, dans tous les cas narcissiquement amoureux. Tous sont avides des chansons tristes du bouffon Feste. Tous s'étonnent de leurs propres nostalgies et de leur désir inconnu. En Illyrie, l'état amoureux nécessite l'inaccompli, l'ambigu, l'androgynie. L'homme est une femme déguisée, la femme est également un homme. On ne sait pas si l'on est amoureux de quelqu'un ou de ce qu'il représente. On vit dans une attente enivrée d'où jaillit parfois un bonheur chancelant ; et aussi, de temps à autre, une âpre violence. Car ils ne sont pas seulement ni toujours aimables, ces êtres charmants, ils sont aussi méchants et tout prêts à tuer. Le dénouement — comme dans la plupart des comédies de Shakespeare — est artificiel. Le monde est remis en ordre, l'ambigu devient assuré, l'androgynie s'abâtardit, on noue des liens socialement conformes. Shakespeare ne connaissait pas d'autre solution. Un monde dégrisé, qui fonctionne bien, sans nostalgie, ni chansons, ni art. Malvolio échappe seul à la rédemption.

Stefanie Carp

(traduit de l'allemand par Jean Torrent)

→ **AIRS CHANTÉS DANS LE SPECTACLE**

<i>Hey ho, what shall I say</i>	Thomas Ravenscroft (1582-1635)
<i>Oh Mistress mine</i>	chanson populaire irlandaise
<i>Come away death</i>	chanson populaire irlandaise
<i>Komm, süßer Schlaf</i>	John Dowland
<i>Sentirete una canzonetta</i>	Tarquinio Merula
<i>Un bambin' qui va a la scuola</i>	Tarquinio Merula
<i>Throw out the live-line</i>	Rev. E. S. Ufford
<i>Von der Jugend</i>	tiré du Chant de la terre de G. Mahler
Le temps des cerises	chanson populaire française
Crimson & clover	Tommy Jones & The Shandelles
et d'autres.	